
Le territoire, passeur de sens

Geoffroy De Saulieu

Résumé

Partant de la définition du territoire comme la projection de la culture dans l'espace (Bonnemaison), ce qui en fait le référent direct de l'identité dans bien des sociétés tropicales, ce texte examine les décalages entre une telle représentation, et les exigences d'une vision foncière ou cadastrale attachées aux pratiques du développement. Pour réduire cette fracture, l'archéologie peut contribuer à rendre intelligible le territoire en explorant les trois lignes de force qui le parcourent : celle d'une « *géographie du sacré* » (avec les vestiges géosymboliques ou « points chauds » qui l'animent), celle de l'*ordre sociopolitique* dont rendent compte les trouvailles archéologiques, et celle de la *production*, modelant l'espace et les paysages via les activités qui s'y sont inscrites dans le temps long. Le texte conclut sur les méthodes à déployer pour une telle approche, signalant la nécessité d'une connivence avec le groupe qui nourrit son identité de ce territoire, et au-delà, d'une réappropriation par celui-ci des résultats de l'archéologie.

Mots-clés : archéologie, territoire, identité

*

A propos du territoire

Mon expérience d'archéologue confronté aux réalités physiques et humaines de pays tropicaux m'amène à concevoir le territoire comme un « espace vécu », proche de la définition proposée jadis par Joël Bonnemaison (1981). Ce dernier fait du territoire la projection de la culture dans l'espace, et notamment au sol. J'accepte d'autant mieux que le territoire soit « *discontinu et cloisonné* » et que ses distances ne soient pas objectives, mais « *affectives, structurales et écologiques* » (*ibidem*), que je l'ai expérimenté moi-même. Dans cette perspective, un territoire n'est pas nécessairement un espace clos par une frontière (ce n'est pas la ligne frontière qui crée nécessairement le territoire), mais il peut être un ensemble de chemins ou de rivières navigables, de lieux sa-

crés, de zones de chasse ou de coins de pêche, etc. Bref, les déclinaisons sont nombreuses et ne se traduisent pas uniquement en possession territoriale, mais aussi en parcours épisodiques (tels certains nomades d'Afrique subsaharienne), en chaînes d'espaces complémentaires comme le permet l'étagement altitudinal des Andes (telles la Bosnie de naguère ou les Andes équatoriennes précoloniales), ou en réseaux économiques (telle l'Anatolie de jadis, Courbage, Fargues 1992), etc.

Territoire et foncier, de nouveaux enjeux

Si l'on accepte que « *la culture se projette au sol par le dessin du territoire* » (ibidem), un groupe culturel ne se maintient souvent que tant que sa territorialité est préservée : le territoire est le référent où se conforte l'identité du groupe. Dans cette perspective, la patrimonialisation de certains segments de l'espace (par exemple les réserves biologiques), la définition des territoires indigènes, la divulgation, par les groupements indigènes et/ou politiques, de cartes montrant la dispersion de locuteurs de langues vernaculaires diffusées témoignent d'une nouvelle stratégie cherchant à pérenniser le groupe lui-même, à garder un lien mémoriel avec le sol, plutôt qu'à asseoir une propriété foncière, laquelle est souvent le fruit de l'influence coloniale. De telles affirmations territoriales permettent en premier lieu d'attester de l'emprise culturelle d'un groupe sur un territoire face aux États modernes, et de le sanctuariser. En Amazonie, comme dans de nombreuses autres régions, cette stratégie témoigne d'une crainte de la saturation cadastrale qui, dans certaines zones, a déjà détruit des populations indigènes sous la pression des colons métis, ainsi que d'une volonté de préparer le groupe à tirer profit de l'exploitation de certaines matières premières (pétrole, bois, minerais, pierres précieuses, biodiversité). Dans le royaume d'Oku, au nord-ouest du Cameroun, c'est la saturation foncière qui met en péril le dernier reliquat de forêt africaine d'altitude de la région et appelle sa protection, sous peine de voir disparaître l'eau et les abeilles produisant le meilleur miel du Cameroun.

Toutefois la fixation de ces territoires ne fait que préparer ou entériner la généralisation de la propriété foncière (qu'elle soit collective ou individuelle), de la limite frontière, et de l'expansion du système monétaire qui touche tous les secteurs de la vie quotidienne. Pour beaucoup de sociétés ce changement de fond peut, à terme, mettre en danger un territoire pourtant reconnu : le recul des schèmes d'interprétation du monde de type *animiste* ou *analogique* et l'avancée du *naturalisme* (Descola, 2005) généralisent l'opposition occidentale entre nature et

culture (avec le style d'exploitation qui peut en découler). Paradoxalement, on a souvent l'impression que la création de « réserves biologiques », de « territoires réservés », de « patrimoines culturels » n'en est que l'illustration. Bref, aujourd'hui, comme hier, les dynamiques qui sont au centre des territoires des sociétés traditionnelles sont aussi au centre du destin de la diversité culturelle elle-même.

Le basculement ontologique engagé au niveau du territoire des sociétés traditionnelles est toutefois très inégal suivant les régions et les populations, les contextes nationaux et les tendances préexistantes. Si certains agronomes éprouvent des difficultés à diffuser certaines pratiques plus productives et souvent simples, qu'elles soient anciennes et oubliées, ou bien importées d'autres régions, c'est que le territoire procède aussi d'une vision du monde, et que voir le monde c'est aussi le modeler et construire les paysages (l'inverse est vrai : détruire les paysages déracine les peuples). Nos problématiques tropicalistes tournent donc souvent autour de la question suivante : comment l'histoire même du territoire interfère-t-elle ou interagit-elle avec un certain type de développement ? Caractériser la structure et les dynamiques territoriales, leurs variations dans le temps long, constitue l'objectif phare de mes recherches et permettent de percevoir des mécanismes et des leviers de développement méconnus par les approches uniquement techniques.

Pour une approche ethnologique et géoculturelle en archéologie

Comme le territoire est un système complexe à rendre intelligible, mes enquêtes conjuguent deux problématiques. L'une est ethnoarchéologique : elle consiste à porter un regard de type ethnographique sur les vestiges archéologiques (et à prendre en compte les traditions locales, notamment mythologiques, dans l'étude des sites et des vestiges). L'autre est géoculturelle : il s'agit de montrer tout ce qui traduit la culture dans l'espace, donc pour un archéologue, essentiellement dans le sol et dans les mémoires (mémoire orale, mythes, archives historiques et ethnographiques) (Guillaud 2008).

Ainsi, si une certaine géographie constitue l'approche géoculturelle, l'archéologie lui apporte la diachronie permettant de faire apparaître les pulsations, les tendances (expansion, régression), les ruptures ou les continuités dans la construction d'un paysage.

Ce type de recherche impose de cliver, pour ainsi dire, le territoire

selon des failles touchant à ses structures mêmes :

1- Le territoire sous l'angle des *symboles* : l'espace est ponctué de symboles religieux, mythologiques, il en résulte une « géographie du sacré » :

2- Le territoire sous l'angle du *sociopolitique* : l'espace façonné par l'organisation sociale, le pouvoir, la hiérarchisation, les échanges :

3- Le territoire sous l'angle de l'impératif de la *production* : l'espace est modelé jusque dans son sol et ses réseaux hydrographiques par les activités agricoles, par l'extraction de matière première, par la modification de l'environnement.

Le territoire porteur et rapporteur de symboles

Parmi les discontinuités du territoire vécu, des « points chauds » sont porteurs d'une signification spécifique : en Amazonie, il peut s'agir d'une cascade, d'un arbre exceptionnel, d'un site particulier. Archéologiquement, de nombreux points chauds perdurent : sites d'art rupestre, mégalithes, cimetières, sites archéologiques divers (temples). Ils forment souvent une trame très reconnaissable et facile à cartographier d'un réseau de significations « mort » ou désactivé. L'archéologie sait mettre en œuvre une méthodologie adaptée à l'étude de ces sites suivant leur nature (relevé d'art rupestre, relevé architectural, chantier de fouilles, etc.) et permet souvent de mettre en évidence des complémentarités ou des redondances : tel site d'art rupestre reprend tel motif caractérisant un autre site, telle tombe conserve tels objets renvoyant à telle activité cérémonielle, etc.

Suivant les régions, il n'est pas rare de trouver des survivances ou des récupérations de segments de sens, des récits conservés et/ou réinterprétés dans la mémoire culturelle. Ainsi, le site de Mangurcu en Amazonie équatorienne, à travers le récit d'un passé mythique décrivant le combat de deux générations de peuples civilisateurs, conserve la mémoire d'un centre de peuplement de première importance abandonné depuis bien plus de 500 ans (Duche Hidalgo, Saulieu 2009). Ce site archéologique, aujourd'hui bien identifié, est au centre de tout un réseau de références mythologiques et étimologiques concernant d'autres sites archéologiques (notamment d'art rupestre) ainsi que d'autres lieux naturels (rochers, collines).

Il est d'ailleurs frappant de constater que bon nombre de sites archéologiques sont connus et considérés comme des lieux particuliers, souvent habités par des entités surnaturelles. Ils font partie du réseau de géosymboles actifs, et marquent ainsi la continuité territo-

riale. En ce sens, le territoire porte des symboles, mais aussi en rapporte à la surface, pour ainsi dire, car il s'agit parfois de sites redécouverts à l'occasion d'une chasse ou d'une excursion. J'ai souvent été frappé de constater en exhumant ou en étudiant des vestiges provenant de cultures beaucoup plus anciennes et parfois sans filiation avec les cultures actuelles, qu'ils sont encore confusément reconnus comme « efficaces¹ » (Testart 2006) par les habitants. Aussi voit-on comment un territoire actuel est capable de se réapproprier des fragments provenant de système anciens et oubliés, de réinventer un sens, ou même de comprendre à nouveau des symboles très anciens. On comprend combien une approche archéologique peut consolider la lecture d'un territoire mis en danger par les sociétés modernes qui inclinent à ne juger qu'à travers le « patrimoine matériel » (avec une difficulté parallèle à défendre le « patrimoine culturel immatériel »).

La lecture du social dans les traces archéologiques

La prospection archéologique, la réalisation de transects, la reconnaissance aérienne, la photo-interprétation sont autant de méthodes permettant de dresser une cartographie des sites, de repérer leur éventuelle constitution en réseau (importance des chemins) et leur hiérarchisation, comme cela a pu être mis en évidence, par exemple, par différentes équipes en Amazonie bolivienne et brésilienne (Walker 2008, Heckenberger 2005). L'étude de la structure des habitats (dispersés/regroupés), l'agencement des villages, l'existence de places et de maisons communes, la disposition intérieure des habitats, l'étude de la répartition spatiale des différentes activités permettent d'augmenter chaque fois la résolution de l'étude. Par ailleurs, on sait aussi que l'espace social se fige dans l'au-delà de la tombe (dominant/dominé, riche/pauvre, morts d'accompagnement, dépôt de mobilier...) et dans certaines pratiques de prestige s'inscrivant, ou non, dans le cadre de la vie quotidienne, tel le mégalithisme à Nias (Indonésie) qui est disposé à l'intérieur des villages, à proximité des maisons des donateurs de fêtes (Ziegler, Viaro 1999). Si l'on peut induire à partir des traces d'inégalité sociale que les distances sociales s'inscrivent volontiers dans le territoire, on peut également aborder cette idée par le biais des échanges commerciaux, à petite et grande échelle, de matériaux banals, rares ou exotiques, témoignant d'une course au prestige, tels certaines armes, outils, et

1. On pourrait même dire « religieux » au sens antique du terme car ils créent du lien avec le passé et avec l'au-delà.

parures laissant une bonne empreinte archéologique. L'expression sociale la plus aisée à saisir est sans doute l'existence de styles et de groupes céramiques, dessinant des regroupements anciens qui n'ont certes pas tous été à caractère ethnique au sens étroit du terme, mais ont eu peu ou prou une portée culturelle.

La conjonction de ces différentes méthodes permet de mettre en relief les vestiges matériels des affirmations identitaires, parfois des « effets de frontière » (affirmation exagérée des différences matérielles au contact entre différents groupes), mais aussi des convergences ou des ruptures, suivies d'une refonte du système.

En ce qui concerne l'expression de la sécurité et de l'identité, il est fréquent que le groupe culturel soit repérable par une expression politique (royaumes, chefferies, démocraties élémentaires) avec une assise territoriale, mais il existe aussi des cas de refus d'expression politique (Clastres 1974, Descola 1986), l'un des cas extrêmes qui apparaît « en creux » dans les données archéologiques. Les variations, les choix politiques et stratégiques, les circonstances modèlent donc un certain type de territoire (par exemple présence ou non de fortifications). Néanmoins, s'il y a une spécificité de l'espace suivant les cultures, il est délicat pour un archéologue de les interpréter, faute de données anthropologiques parallèles : mieux vaut étudier en premier lieu leur mise en place et noter les variations dans le temps ! Citons l'exemple des champs surélevés souvent interprétés en Amérique du Sud dans les années 1950 à 1970 comme les vestiges d'État centralisé à cause de leur étendue et de leur cohérence. Les études ethnoarchéologiques postérieures, et des fouilles minutieuses ont totalement infirmé ces vues (Valdez 2006).

Le territoire façonné

L'archéologie tropicaliste sud américaine est peu à peu sortie d'une longue période où une certaine anthropologie soumettait étroitement le développement des sociétés aux conditions de la production agricole (le meilleur exemple reste l'archéologue Betty Meggers avec son ouvrage de 1971 dont le titre en dit long : *Amazonie : l'homme et la culture dans un paradis trompeur*). Des contraintes écologiques, liées à la lixiviation et à l'épuisement des sols tropicaux, perçues comme insurmontables et déterminantes, auraient limité leur développement. Aujourd'hui, l'on sait que de nombreuses pratiques ont été mises en œuvre pour dépasser ces problèmes et que de fortes densités démographiques et des développements culturels brillants ont existé en Amazonie aux périodes précoloniales. C'est pour cette raison que depuis vingt

ans, des archéologues tropicalistes prêtent une attention plus particulière à l'étude des terres agricoles. Les populations ont fortement investi dans les méthodes permettant une agriculture intensive durable : incendies et abattis-brûlis, champs surélevés et autres aménagements hydrauliques, apport artificiel de limon, aménagements pour les communications (chemins et canaux), aménagements pour la pêche, agroforesterie² (Balée 1993, Balée & Erikson 2005). Les *terra preta*³/*mulata* témoignent du succès de ces techniques. Aux pratiques agricoles il faut aussi ajouter les pratiques extractives (Testart 1985) de matières premières (terre pour la céramique, pierre et minerais pour les outils et les parures, etc.) et de collecte (cueillette, chasse, etc.) laissant une empreinte directe et indirecte, notamment dans les diagrammes polliniques. Malgré l'investissement très élevé en travail de la plupart de ces transformations du paysage, elles ne sont pas nécessairement, comme nous l'avons déjà souligné, le fruit d'une politique d'État et de planification. Elles représentent plus souvent l'enchaînement de génération en génération de pratiques pragmatiques, parfois à caractère communautaire, cherchant à optimiser les ressources suivant une certaine vision du monde. L'étude de leur mise en place, dans le temps long, permet de toucher du doigt l'un des éléments les plus déterminants de la fabrique du territoire, car une vision du monde transformant le monde est elle-même façonnée par son paysage, et nourrie par son terroir.

Perspectives

Ce programme d'une archéologie en milieu tropical à l'IRD possède aussi un aspect résolument ouvert et se veut transposable à diverses aires géographiques. En fonction des situations, cette

2. Nombreuses sont les techniques qui pourraient être réactivées et (ré)introduites, d'autant que certaines pourraient jouer un rôle de premier plan pour séquestrer le carbone dans le sol, atténuer la saturation cadastrale grâce à l'intensification agricole, ainsi que pour maintenir une certaine biodiversité ; mais comme nous l'avons souligné plus haut, les succès de ce genre de tentatives sont très inégaux, en grande partie car elles ne font pas ou plus sens immédiatement dans la culture.

3. Terme brésilien signifiant terre noire et que l'on appelle en français « sol anthropogénique ». Il s'agit de sols fabriqués par l'activité humaine. Ce sont donc des sites archéologiques issus de la concentration des déchets et notamment de charbon (pouvant atteindre 30% de la composition). Ces terrains sont connus depuis longtemps pour leurs hauts rendements agricoles, contredisant les principes d'une certaine écologie culturelle affirmant que la fragilité des sols tropicaux rend l'agriculture intensive impossible, et donc l'émergence de sociétés dites « complexes » à forte densité démographique improbable (Meggers 1971). Comme toutes les terres anthropogéniques sont des sites archéologiques, mais que tous les sites archéologiques ne sont pas des terres anthropogéniques, on comprend que ce phénomène est lié à des activités spécifiques de certaines cultures. Leur formation est extrêmement lente (on propose dans certains cas 1 cm par siècle) et témoignent donc d'une pratique dans le temps long (Erickson 2008).

approche implique évidemment différentes méthodes qu'offrent les disciplines archéologique et anthropologique. Les terrains tropicaux, en raison de leur difficulté propre (compréhension des populations locales, difficultés d'accès, risques sanitaires, conservation des restes archéologiques), rendent souvent nécessaire cette diversité méthodologique.

Les paramètres historiques et culturels d'une région comme l'Afrique centrale atlantique, quoique totalement différents de ceux de l'Amérique tropicale, sont également intéressants à rappeler. À la présence assez précoce de la métallurgie du fer (dès le premier millénaire avant notre ère au moins) (Oslisly 1998, Zangato 2007) entraînant une emprise forte sur un espace dont les données climatiques et environnementales ont beaucoup fluctué durant les derniers millénaires, s'ajoute une complexité culturelle où l'on voit, entre autres, se côtoyer des populations de chasseurs-cueilleurs forestiers, des populations lignagères d'agriculteurs sédentaires (en savane et en forêt) et d'éleveurs. Sans entrer dans le détail ethnographique, l'on trouvait encore récemment des sociétés acéphales, des chefferies, des royaumes et même des empires en périphérie de la région, vivant dans une certaine complémentarité doublée d'une concurrence forte (migration, rivalité, conquête, domination, acculturation et traite esclavagiste). Ces forces se sont contrariées et combinées dans la mise en place des territoires culturels, qui en conservent les multiples traces. Autant d'infrastructures, inscrites dans le sol et les mémoires, et qui précèdent les États modernes d'Afrique centrale, perdurent aujourd'hui jusque dans les quartiers des grandes villes, et génèrent des dynamiques sociales complexes comme l'avait déjà perçu Balandier en 1963, comme la re-territorialisation.

Pour un sujet tel que celui-ci, il est évidemment nécessaire de travailler avec les instances locales, qu'elles soient civiles (services du patrimoine, municipalités, etc.), pédagogiques (écoles, musées, parcs) ou ethniques (confédérations indigènes, chefs de famille, personnes âgées, chamans). Cet impératif n'est pas seulement légal, mais surtout indispensable pour obtenir des résultats : comment lire en effet un territoire sans la connivence de ses habitants ? Mais il serait faux de penser que cette archéologie se contente d'utiliser les populations locales. Ce qui caractérise une telle démarche est sa préoccupation de tracer un lien entre l'histoire du paysage et le territoire comme ancrage de l'identité. Par conséquent, la pertinence finale de la lecture appartient au groupe qui nourrit son identité de ce territoire, et qui l'investit de cette identité même. Le résultat n'est

abouti que si le groupe fait sienne cette lecture, et c'est bien en ce sens que l'archéologie expérimentée à l'IRD est exceptionnelle. Alors qu'aujourd'hui le territoire se formalise de plus en plus dans le cadre des États modernes, c'est de cette articulation entre les lieux du passé et les structures de la modernité que les populations tireront, ou non, un bénéfice de leur héritage.

Références

- Balée W., 1993 – Indigenous Transformations of Amazonian Forests: an Example from Maranhão, Brazil. *L'Homme*, n°126-128 : 231-254.
- Balée W., Erikson C., (dir.), 2005 – *Time and complexity in historical ecology. Studies in the neotropical lowlands*, Columbia University Press, New York.
- Bonnemaison J., 1981 – Voyage autour du territoire. *L'espace Géographique*, n°4 : 249-262.
- Clastres P., 1974 – *La Société contre l'Etat*, Minuit, Paris.
- Courbage Y., Fargues Ph., 1992. *Chrétiens et juifs dans l'Islam arabe et turque*, Fayard, Paris.
- Descola Ph., 1986 – *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.
- Descola Ph., 2005 – *Par-delà nature et culture*, nrf, Gallimard, Paris.
- Duche Hidalgo C., Saulieu G. de, 2009 – *Pastaza precolombino. Datos arqueológicos preliminares con el catálogo del Museo etno-arqueológico de puyo y del Pastaza*, Abya-Yala, Quito.
- Erickson C., 2008 – Amazonia: The Historical Ecology of a Domesticated Landscape, in *Handbook of South American Archaeology*, H. Silverman & W. Isbell ed., Springer, Washington : 157-184.
- Guillaud D., 2008 – L'archéogéographie : pour une reconnaissance du passé dans l'espace. *EchoGéo* (en ligne), n°4. URL : <http://echogeo.revues.org/2278>
- Heckenberger M., 2005 – *The Ecology of Power. Culture, Place and Personhood in the Southern Amazon A. D. 1000-2000*, Routledge, New York.
- Meggers B., 1971 – *Amazonia : Man and Culture in a Counterfeit Paradise*, Aldine, Chicago.
- Oslisly R., 1998 – Hommes et milieux à l'Holocène dans la moyenne vallée de l'Ogooué (Gabon). *Bulletin de la SPF*, 95-1, 1998 : 93-105.
- Testart A., 1985 – *Le communisme primitif : économie et idéologie*, Maison des sciences de l'homme, Paris.
- Testart A., 2006 – *Des dons et des dieux. Anthropologie religieuse et sociologie comparative*, nouvelle édition entièrement révisée et complétée, Errance, Paris.
- Valdez F. (dir.), 2006 – *Agricultura Ancestral Camellones y Albarradas. Contexto social, usos y retos del pasado y del presente*, Abya Yala, CNRS, IFEA, IRD, Quito.
- Walker 2008 – The Llanos de Mojos, in *Handbook of South American Archaeology*, H. Silverman & W. Isbell ed., Springer, Washington : 927-940.
- Zangato E., 2007 – *Les ateliers d'Oboui. Premières communautés métallurgistes dans le nord-ouest du Centrafrique*, Ed. Recherche sur les Civilisations, Paris.
- Ziegler A., Viaro A., 1999 – Les pierres du pouvoir. Statuaire et mégalithisme de Nias, in J.-P. Barbier, *Message de pierre. Statue et sculpture de l'Indonésie primitive dans les collections du musée Barbier-Mueller*, Skira, Genève : 35-78.

A photograph of an archaeological excavation site. In the foreground, a woman in a red shirt and white shorts is kneeling on the ground, working with a trowel. In the background, another woman in a blue shirt is also kneeling, looking down at the ground. The ground is reddish-brown soil with some tools and equipment scattered around.

PATRIMOINES

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Patrimoines

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Photo de couverture : Jean-Christophe Galipaud
Création graphique de la couverture et de l'intérieur : Massimo Miola (www.miola.net)
Mise en page, infographie : Laurence Billault

Impression : COM in the BOX (www.cominthebox.fr)

ISBN 979-10-92006-03-2

Tous droits réservés
© Les Éditions La Discussion, 2014

Les Editions La Discussion, 39 rue Léon Bourgeois, 13001, Marseille